

Nature empêchée ou valorisée, les rapports complexes de Marseille à son environnement

Marseille est-elle la "ville-nature" que l'on imagine ? Riche par son patrimoine naturel, la deuxième ville de France est très inégalitaire quand on la regarde par le prisme de l'environnement, comme le raconte la chercheuse Carole Barthélémy, qui consacre un livre au sujet. Interview.



Le soleil se couche sur la plaine des loisirs de la Busserine. (Photo : E.G.)

Par Violette Artaud,, le 23 Mai 2026

Lien :

<https://marsactu.fr/nature-empechee-ou-valorisee-les-rapports-complexes-de-marseille-a-son-environnement/>

La couverture arbore de jolies couleurs bleu ciel, turquoise calanque, vert colline, jaune soleil. Le sujet du livre de Caroline Barthélémy, intitulé *Marseille, "ville-nature"*, ne fait pas de doute. La façon de l'aborder, elle, est un poil plus complexe. La chercheuse du Laboratoire Population - Environnement - Développement (LPED) de l'université Aix-Marseille mène ici une observation à la croisée des chemins de la sociologie, de l'urbanisme et de l'écologie. Des années durant, l'autrice a cherché à comprendre comment Marseille a pris en compte — ou pas — la nature dans ses politiques publiques d'aménagement urbain, mais aussi comment l'environnement a influencé cet aménagement. Surtout, elle s'est questionnée sur les usages que font les Marseillais de la nature, et les inégalités qui les touchent quand ils cherchent à y accéder, ou en rêvent.

Loin des immenses panneaux publicitaires qui vantent "écoquartier" et "ville durable", Carole Barthélémy interroge, du nord au sud, les habitants de cette ville entourée de collines, aux portes d'un parc naturel national et bordée par la mer. Cette ville dans laquelle on trouve aussi, par endroits, une "nature empêchée" par les logiques financières des promoteurs et les privilèges des classes supérieures. Mais également des interstices et des pratiques informelles, culturelles, qui rappellent que la nature peut aussi ressurgir où on ne l'attend pas forcément.

Vous intitulez votre livre *Marseille, "ville-nature"*, mais dès l'introduction, on se rend vite compte que cela est plus complexe qu'il n'y paraît. Quelles sont les spécificités naturelles de Marseille ?

Marseille est une ville au patrimoine naturel conséquent : le littoral, les collines, les calanques... De l'Estaque aux calanques, le développement urbain se fait sur une vaste superficie de 240 kilomètres carrés, dont 150 sont véritablement urbanisés. Le centre urbain est très dense et dans les quartiers périphériques, cette densité est

moindre, il y a une forme de gradient.

Je me suis donc demandé : est-ce que les habitants bénéficient de ce patrimoine ? Dans le titre, j'ai mis des guillemets à "ville-nature" car il y a un engouement pour ce patrimoine, avec lequel on propose une ville différente, un nouveau rapport à la nature et une forte valorisation.

Vous parlez très rapidement de segmentation et de "délaissés".

Oui, Marseille est un cas d'étude intéressant, car elle comporte un vaste espace naturel communal privatisé. Les classes dominantes qui gèrent la ville depuis les XVIII^e et XIX^e siècles n'ont pas planifié, mais donné au privé la logique d'aménagement. Des projets se sont donc réalisés par à-coups, laissant parfois apparaître des espaces végétalisés délaissés, au statut ambigu, sur lesquels ces projets n'avaient finalement pas lieu. Ces espaces de nature par défaut ont été investis par les milieux populaires. C'est ce qui permet de dire que, dans les quartiers populaires, il existe aussi des aménités environnementales.

C'est le cas par exemple pour la ZUP (zone à urbaniser en priorité) Grand Saint-Barthélémy (14^e arrondissement), bâtie sur des anciens domaines bastidaires dans les années 1960. Les constructions ont été faites en urgence, car une nouvelle population issue de la décolonisation arrivait. Cette urbanisation découle d'une économie portuaire, dans laquelle de riches familles ont vendu les bijoux de famille en passant des accords avec les collectivités locales et le privé, qui ont construit du logement social. Tout cela a fini par créer un milieu urbain végétalisé, sans véritable réflexion autour des équipements publics.

Pourquoi ces délaissés ont-ils leur importance ?

Pour plusieurs raisons. L'une d'elles est écologique. Ces délaissés constituent des corridors écologiques, permettent un accès à la colline de Saint-Marthe, par exemple. Préserver ces friches fait sens pour préserver les espèces végétales et animales, mais également les sols que l'on cherche aujourd'hui à désimperméabiliser. Elles permettent de créer une trame verte et des espaces de respiration, de plus en plus importants avec le réchauffement climatique.

Car ces délaissés ont aussi un intérêt social. Aller à la colline permet de souffler, mais pas uniquement. On y trouve des usages informels, comme la cueillette, par exemple.

La municipalité actuelle dit justement avoir intégré cet enjeu de préservation des friches naturelles. Qu'en pensez-vous ?

Il y a toujours eu un service qui s'occupe des friches à la mairie, ne serait-ce que pour le défrichage contre le risque incendie. Ces friches constituent aussi une potentielle réserve pour l'urbanisation ou pour des équipements. On le voit par exemple sur le projet Boulevard urbain sud (BUS), où la Ville a pris position *[contre, ndlr]*.

Lors du mandat précédent, la municipalité a lancé un projet de "pépites naturelles" pour investir ces terrains grâce à une appropriation populaire, de l'agriculture urbaine... Un consortium d'associations a remporté l'appel à projets. Il va maintenant falloir suivre ce que cela donne, en regardant aussi le changement de population que cela induit. Les personnes qui forment ces associations sont souvent issues de la classe moyenne intellectuelle et portent un nouveau regard sur ce que l'on a longtemps considéré comme des non-lieux dangereux, où se joue pourtant un usage informel, pouvant parfois représenter un attachement fort à la nature. Il va falloir trouver des compromis, entre usages et préservation.

Vous avez retrouvé cet attachement plus particulièrement au sud de la ville.

À la Madrague de Montredon (8^e arrondissement), on retrouve des personnes issues de l'immigration italienne du XIX^e siècle et des rapatriés des colonies des années 1960. Ces gens ont retrouvé ici un cadre qu'ils partagent, avec un port, un bateau, des jardins, à deux pas des calanques. Ils se sont approprié la nature et avec, une forme d'identité, une communauté qui fait un trait d'union avec ce qu'ils ont quitté. Cette ville leur a permis de recréer du lien.

Ce n'est pas le cas dans les quartiers Nord, où ce lien a été coupé. On y retrouve une population plutôt maghrébine, avec de l'habitat social très dense dans lequel ne peut pas se réinventer un monde proche de celui que l'on a quitté. La configuration urbaine crée les inégalités environnementales.

Vous parlez pourtant de "centralité populaire". Pouvez-vous nous expliquer ?

Je me base sur les travaux des chercheurs du collectif Rosa Bonheur qui, basés à Lille, expliquent qu'il existe dans

les quartiers populaires périphériques une centralité populaire. Celle-ci représente une forme d'activité économique basée sur la famille, la solidarité, le voisinage : les garages à ciel ouvert, le gardiennage, le bricolage... Les gens n'ont pas d'emploi, mais ne sont pas assistés pour autant, grâce à ces ressources.

À Marseille, la nature peut faire partie des ressources. Les quartiers excentrés peuvent bénéficier des ressources naturelles pour l'alimentation avec la pêche, la cueillette, la chasse. La nature constitue aussi un lieu de formation qui s'opère en lignée familiale avec, par exemple, un rapport à la mer très fort, que l'on retrouve à la Madrague de Montredon.

Au Grand Saint-Barthélémy, certains m'ont raconté que dans le temps, ils allaient chasser dans la colline. Mais l'urbanisation a coupé le lien avec la nature, et cette centralité ne s'exprime plus, elle est gênée. Parmi les personnes que j'y ai interrogées, beaucoup de femmes d'origine maghrébine m'ont parlé de cette nature empêchée avec, notamment, les jardins partagés bien en deçà de la demande. Elles m'ont parlé de leur désir de jardiner, de leur rêve de pavillon avec jardin, de leur histoire en lien avec la ruralité, l'usage des plantes, de la cueillette, qui a été occultée en arrivant ici.

Quel est selon vous le constat le plus prégnant quand on regarde l'état actuel de la nature dans cette ville ?

Que l'existant est important, mais que les pouvoirs publics y projettent une idée de la ville-nature. Il y a un patrimoine qui peut se conjuguer avec une manière de vivre la nature. Il est important de faire connaître cet existant et de le maintenir. Nous ne sommes pas obligés de façonner la ville en faisant des actions, des projets, des constructions. Il suffit de prendre en compte et préserver la richesse sociale et environnementale de Marseille, plutôt que de vouloir en faire une "smart-city".

À ce propos, vous citez dans votre ouvrage le vaste projet d'aménagement urbain Euroméditerranée, sur lequel *Marsactu* a par ailleurs beaucoup travaillé. Que pouvez-vous nous en dire ?

C'est précisément l'inverse de ce qu'il faudrait faire. Nous sommes là dans une logique qui consiste à faire des lots avec des morceaux de ville pour les privatiser, on confie la fabrique de la ville aux promoteurs. Certes, on nous parle du parc des Aigalades, mais il n'y a pas d'espace de respiration, pas d'équipement public. Sans compter le délogement des populations les plus pauvres. Pourtant, il existe une autre manière de penser la ville.

Laquelle ?

Ce qui se passe à la Madrague de Montredon pourrait être un endroit intéressant pour penser la ville de demain. Je crois que la mairie a fait une erreur en accordant le permis de construire sur l'ancienne usine de Legré Mante [*projet immobilier retoqué par la justice, car trop dense, il ne respectait pas la loi Littoral, ndlr*]. Nous sommes là sur un cas d'école avec une urbanité proche d'un parc national, qui comprend des problématiques de mobilités et de surfréquentation. On pourrait imaginer un lieu pacifié, où la mobilité et les usages sont pris en compte. Se pose également la question de la pollution : comment vivre avec ?

Enfin, troisième question : le lieu s'embourgeoise, mais reste populaire. Pour qui veut-on créer la ville de demain ? Pour moi, on doit repenser la ville pour les plus pauvres. Les gens qui ont de l'argent partent l'été, ont un bateau, bref, ils échappent à la chaleur. Ce qui n'est pas le cas quand on est assigné à résidence.